

# Voyage dans le temps

## *Endorphine* d'André Turpin

Frédéric Bouchard

---

Volume 34, Number 1, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79887ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Bouchard, F. (2016). Review of [Voyage dans le temps / *Endorphine* d'André Turpin]. *Ciné-Bulles*, 34(1), 21-21.

Endorphine d'André Turpin

# Voyage dans le temps

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Une jeune fille de 12 ans vit déconnectée du monde après la mort brutale de sa mère. Une femme dans la vingtaine éprouve de profondes angoisses personnelles. Une physicienne sexagénaire donne une conférence sur la nature du temps. Ces trois femmes sont Simone, marquée à jamais par le décès de sa mère. À trois périodes de sa vie, qui divisent **Endorphine**, Simone revisite cet événement qui la fait sombrer dans un état hypnotique.

Même si chaque partie du long métrage est caractérisée par un choc émotionnel profond qui perdure, André Turpin s'intéresse davantage à la question du temps, et ce, d'un point de vue formel. En effet, bien avant d'être une histoire de deuil, le parcours de Simone est prétexte à un véritable jeu labyrinthique où les réalités s'entremêlent, les rêves et les fantasmes brouillent leurs frontières et la notion de temps éclate. La répétition des séquences, l'ellipse et la multiplication des personnages dans un même espace-temps servent à établir cette absence de linéarité. En guise d'introduction à chaque section du film, le cinéaste tente d'incarner visuellement les propos métaphysiques de Simone. Il parvient ainsi à mettre en images les procédés et les réflexions relatives au temps exprimés par sa protagoniste.

Mais la caméra et surtout le montage de Turpin n'offrent au final aucune certitude. Rarement le spectateur peut-il distinguer le passé du présent ou du futur et, encore moins, cerner la réalité à laquelle Simone est confrontée. Il est en quelque sorte perdu entre l'irrationalité du récit et la dimension affective qui s'en dégage. Le seul point de repère de cette rupture temporelle—et qui se révèle en être aussi la cause—demeure le traumatisme subi par l'héroïne. Étonnamment, le procédé fonctionne plutôt bien, surtout dans la première partie du film où la jeune Simone doit revivre le terrible drame de la perte maternelle lors d'une troublante séance d'hypnose. En revanche, quand le film, dans son second segment, tente de matérialiser les notions de conscience et de subconscience, les nombreuses images cauchemardesques mises en scène par Turpin causent plus de confusion qu'elles ne proposent de pistes. Le film s'embourbe alors dans un tourbillon kaléidoscopique qui teste l'endurance du spectateur et de l'exercice. Pourtant, **Endorphine** n'est pas obtus ni impenétrable. Il stimule l'intellect et les sens (le travail

de Sylvain Bellemare à la conception sonore est à cet égard particulièrement saisissant) bien plus qu'il ne prend aux tripes. L'examen de la psyché féminine auquel le long métrage se prête révèle un portrait relativement abstrait de Simone. Incarnant le personnage à 12 ans, 25 ans et 60 ans respectivement, Sophie Nélisse, Mylène Mackay et Lise Roy s'abandonnent complètement en insufflant naïveté, vulnérabilité et détresse à cet être. Mais son exploration des théories et des principes physiques, un moyen d'aller à la rencontre de ses propres démons, s'avère finalement sans issue pour Simone.

Malgré ces quelques faiblesses, il faut saluer le courage de Turpin pour son audacieuse proposition. Le récit de Simone est une démarche singulière, désireuse de faire vivre au spectateur une expérience déstabilisante et perturbante. L'œuvre du réalisateur est incommode, sombre et kaléidoscopique, à la limite du cinéma expérimental. Certes, elle amène le cinéphile vers une chute libre déroutante, mais le fait aussi s'interroger sur ses propres perceptions. Clairement influencé par le travail de cinéastes comme David Lynch ou Luis Buñuel, André Turpin livre un long métrage plus plastique qu'émotif, mais foncièrement cinématographique. La caméra exploite les codes du langage filmique plutôt qu'une trop lourde symbolique, et même si la mécanique peut sembler chaotique, le cinéaste nous rappelle que parfois, au cinéma, les questions et les réflexions sont plus passionnantes que les réponses. (Sortie prévue: 22 janvier 2016) 



Québec / 2015 / 84 min

**RÉAL. ET SCÉN.** André Turpin **IMAGE** Josée Deshaies **SON** François Grenon, Sylvain Bellemare et Bernard Gariépy Strobl **MUS.** François Lafontaine **MONT.** Sophie Leblond **PROD.** Luc Déry et Kim McCraw **INT.** Sophie Nélisse, Mylène Mackay, Lise Roy, Guy Thauvette, Monia Chokri **DIST.** Les Films Séville